

ZECHARIA SITCHIN

LA 12^e PLANÈTE

LES SUMÉRIENS L'ANNONÇAIENT
LA SCIENCE VIENT DE LA REDÉCOUVRIR

Traduit de l'américain
par Olivier Magnan
Nouvelle traduction



Paris • Montréal • Cesena • Barcelona • Madrid
Santiago de Chile • Ciudad de México

www.macroeditions.com

Dieux du Ciel et de la Terre

Qu'a-t-il bien pu advenir pour qu'après des centaines de milliers et même des millions d'années d'un développement humain d'une lenteur affligeante, tout change brutalement et dans tous les domaines, et qu'en deux temps trois mouvements – vers 11000, 7400, 3800 av. J.-C. – des chasseurs-cueilleurs primitifs nomades se transforment en agriculteurs et en potiers, puis en bâtisseurs de cités, en ingénieurs, en mathématiciens, en astronomes, en métallurgistes, en marchands, en musiciens, en juges, en médecins, en auteurs, en libraires, en prêtres ? L'on peut aller plus loin et poser une question encore plus simple, si bien exprimée par le professeur Robert J. Braidwood (« Les hommes préhistoriques²² ») : « Pourquoi est-ce arrivé d'un seul coup ? Comment est-il possible que l'ensemble des êtres humains n'en soient pas réduits à vivre encore à la façon des Maglémosiens²³ ? »

Les Sumériens, le peuple à travers lequel cette civilisation s'est soudainement épanouie, offraient une réponse toute prête. Elle fut résumée par l'une des dizaines de milliers d'inscriptions mésopotamiennes antiques à ce jour découvertes : « Tout ce qui apparaît beau et bon, nous le fîmes par la grâce des dieux. »

Les dieux de Sumer, donc. Qui étaient-ils ?

Ces dieux des Sumériens s'apparentaient-ils aux dieux grecs, des personnages de grande cour, festoyant dans la vaste demeure de Zeus dans les cieux, l'Olympe, dont le site miroir sur terre était le sommet le plus haut de la Grèce, le mont Olympe ?

22 *Prehistoric Men*, Chicago Natural History Museum, 1949, nombreuses rééd. dont Anboco, 2016.

23 Culture mésolithique du nord de l'Europe (9000 à 6500 av. J.-C.).

Les Grecs décrivait leurs dieux parfaitement anthropomorphes, aussi bien similaires sur le plan physique aux hommes et aux femmes mortels qu'aux humains par leurs attitudes : ils savaient se montrer joyeux, colériques et jaloux. Ils faisaient l'amour, se querrelaient, se combattaient. Et ils procréaient comme les humains, donnaient naissance à une progéniture issue de relations sexuelles – exercées entre dieux ou avec des humains.

Tout inaccessibles qu'ils fussent, ils étaient constamment associés aux affaires humaines. Ils étaient en mesure de se déplacer partout à très grande vitesse, apparaître et disparaître. Ils disposaient d'un armement au potentiel destructeur énorme et hors normes. Chacun des dieux remplissait des fonctions particulières. Si bien qu'au final, une activité humaine donnée allait pâtir ou tirer bénéfice de l'attitude du dieu en charge de cette partie. Par conséquent, les rites culturels et les offrandes aux dieux étaient supposés gagner leur faveur.

La déité majeure des Grecs au cours de leur civilisation hellénique était Zeus, « Père des dieux et des hommes », « maître du feu céleste ». Son arme emblématique comme son symbole était la foudre, l'éclair. Il était un « roi » sur terre où il était descendu en provenance des cieux. Il décidait de tout, dispensait le bien et le mal aux mortels quand bien même son domaine originel résidait dans les cieux.

Il n'était pas le premier dieu à être venu sur terre, pas plus qu'il n'était la première divinité à avoir investi les cieux. Dans un mélange de théologie et de cosmologie que les exégètes qualifient de « mythologie », les Grecs croyaient qu'au commencement était le Chaos. Puis Gaïa (la terre) et son conjoint Ouranos (les cieux) apparurent. Gaïa et Ouranos donnèrent naissance aux douze Titans, six de sexe masculin et six de sexe féminin. Même si ces événements légendaires avaient la terre pour cadre, l'on parlait du principe qu'ils généraient des effets miroirs à travers les astres.

Cronos²⁴, le plus jeune Titan mâle, s'imposa en personnage

24 À ne pas confondre avec Chronos, divinité du Temps dans les traditions religieuses orphiques.

principal de la mythologie olympienne. Il s'attribua la suprématie par usurpation, au détriment de ses frères et sœurs, et au prix de l'émasculatation de son père Ouranos. Parce qu'il se défait des autres Titans, Cronos les emprisonna et les bannit. Au nom de quoi, sa mère le maudit : il connaîtrait le même sort que son père et serait détrôné par ses propres fils.

Cronos prit pour femme sa sœur Rhéa qui lui donna trois fils et trois filles : Hadès, Poséidon et Zeus, Hestia, Déméter et Héra. Une fois encore, il était écrit que le plus jeune des fils serait celui qui déposerait son père, et la malédiction de Gaïa se manifesta quand Zeus renversa Cronos, son père.

Une succession qui ne se fit pas dans la dentelle, apparemment. Des années durant, des batailles entre les dieux et une horde de monstres se déchaînèrent. Le combat décisif opposa Zeus à Typhon, une déité à l'apparence du serpent. La scène de l'affrontement eut pour cadre gigantesque des régions entières de la terre et du ciel. La rencontre finale se déroula sur le mont Casius (Kasios, Kasion), proche de la frontière entre l'Égypte et l'Arabie – apparemment quelque part sur la péninsule du Sinaï (fig. 21).

Sorti vainqueur, Zeus fut reconnu comme déité suprême. En dépit de quoi, il dut partager le contrôle des opérations avec ses frères. Ils choisirent (à moins, selon une version de l'histoire, que l'attribution ne soit issue d'un tirage au sort) de confier à Zeus la

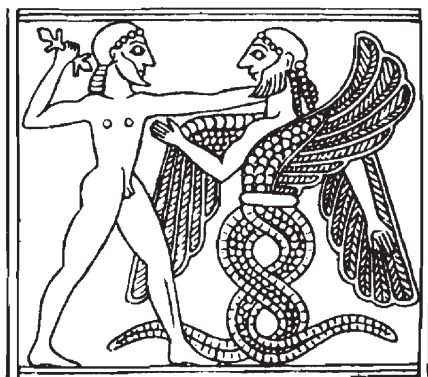


Figure 21

maîtrise des cieux quand la gouvernance du monde d'en bas échut au frère aîné Hadès, tandis que le frère médian Poséidon hérita du contrôle des océans.

Le domaine originel d'Hadès, même si au fil du temps on l'assimila à l'enfer, était un territoire situé quelque part « au-dessous lointain », composé de marécages, de régions désolées et de terres arrosées par des fleuves imposants. Hadès lui-même était qualifié de « caché » – à l'écart, menaçant, autoritaire. Insensible à la prière ou au sacrifice. De son côté, Poséidon se montrait souvent en train d'arborer son emblème, le trident. Ce maître des océans dirigeait tout autant les arts de la métallurgie et de la sculpture, tout comme il passait pour un magicien habile, voire un prestidigitateur. Zeus était décrit dans la tradition grecque et la légende comme un dieu sévère à l'encontre de l'humanité – au point d'avoir en une certaine occasion planifié l'annihilation des hommes. Poséidon, au contraire, était tenu pour un ami de l'humanité, un dieu qui articulait largement ses plaidoyers en faveur des mortels.

Les trois frères et leurs trois sœurs, tous enfants de Cronos par son union avec sa sœur Rhéa, constituaient le groupe le plus ancien du cercle olympien, l'assemblée des « douze dieux majeurs ». Les six autres dieux étaient tous des enfants de Zeus dont les récits grecs détaillaient abondamment les généalogies et décrivaient complaisamment les relations.

Les déités masculines et féminines engendrées par Zeus avaient pour mères tout un panel de déesses. D'abord uni à l'une d'elles, dénommée Métis, Zeus eut pour fille la grande déesse Athéna, tutrice du bon sens et de l'artisanat, à ce titre déesse de la sagesse. Mais parce qu'elle fut la seule déité majeure à être restée aux côtés de Zeus au cours de son combat contre Typhon (tous les autres dieux avaient fui), Athéna en retira des attributs martiaux et fut donc aussi la déesse de la guerre. Elle était la « jeune fille parfaite » et ne se maria jamais. Ce qui n'empêche pas certains récits de lui prêter des relations fréquentes avec son oncle Poséidon. Si bien que même si l'épouse officielle du dieu des océans était la déesse Dame du labyrinthe de l'île de Crète, Poséidon avait pour maîtresse sa nièce Athéna.

Puis Zeus prit pour femme d'autres déesses, mais les enfants qu'elles lui donnèrent ne furent pas admis au cercle de l'Olympe. C'est alors qu'il se mit en devoir avec obstination d'enfanter un héritier mâle et qu'il se tourna à cette fin vers l'une de ses propres sœurs. L'aînée était Hestia. Elle était, par bien des aspects, une solitaire – peut-être trop vieille ou d'une santé insuffisante pour envisager une maternité –, et Zeus ne prit pas trop de gants pour s'intéresser à Déméter, née après Hestia. Déméter était la déesse de la fertilité. Mais point de fils : elle lui donna une fille, Perséphone, future femme de son oncle Hadès avec lequel elle partagea la direction du « monde d'en bas ».

Voilà Zeus déçu par l'absence d'héritier qui se console avec d'autres déesses. Avec Harmonie, il aura neuf filles. Puis Léo fut mère d'une fille et d'un fils, Artémis et Apollon, lequel fut aussitôt admis dans le cercle des déités majeures.

Apollon, en sa qualité de fils aîné de Zeus, se hissa aux côtés des grands dieux du panthéon hellénique, craint par les hommes et par les autres dieux. Il était le porte-parole de la volonté de son père Zeus auprès des mortels, et par conséquent l'autorité en matière de lois religieuses et de cultes des temples. Parce qu'il représentait la morale et les lois divines, il défendait la purification et la perfection, tant spirituelles que physiques.

Le second fils de Zeus, né de la déesse Maia, fut Hermès, dieu patron des bergers, gardien des troupeaux et des hardes d'animaux sauvages. D'une influence moins importante que son frère Apollon, doté d'un moindre pouvoir, il se montra plus proche des affaires humaines. Tout coup de chance lui était attribué. Déité « pourvoyeuse des bonnes choses », il régnait sur le commerce, il était le patron des marchands et des voyageurs. Mais son rôle majeur dans le mythe et l'épopée reste celui de héraut de Zeus et de messager des dieux.

Poussé par certaines traditions dynastiques, Zeus restait en attente d'un fils que lui donnerait l'une de ses sœurs. Il coucha alors avec la plus jeune, Héra. Par son mariage mené selon les rites sacrés, il la proclama reine des dieux, déesse mère. Cette union fut bénie par l'arrivée d'un fils, Arès, et par deux filles, mais mise à

mal par les infidélités permanentes de Zeus et les rumeurs d'adultère du côté de Héra qui jetèrent un doute sur la paternité d'un autre fils, Héphaïstos.

Aussitôt admis dans le cercle olympien des douze dieux majeurs, Arès fut nommé principal lieutenant de Zeus et incarna le dieu de la guerre. Il était présenté comme l'« esprit du carnage » quoiqu'il se montrât loin d'être invincible – alors qu'il combattait sous les murs de Troie, aux côtés des Troyens, il subit une blessure que seul Zeus put soigner.

De son côté, Héphaïstos dut se bagarrer pour atteindre le sommet de l'Olympe. Il était le dieu de la créativité. Il avait pour attribut le feu de la forge et l'art de la métallurgie. Il était l'artisan divin, créateur d'objets tant pratiques que magiques au bénéfice des hommes et des dieux. La légende dit qu'il était né boiteux et que pour cette raison sa mère Héra l'avait rejeté avec colère. Une autre version, sans doute plus crédible, affirme qu'il fut banni par Zeus – en raison du doute sur sa paternité –, mais Héphaïstos usa de ses pouvoirs créatifs magiques pour forcer le dieu des dieux à l'admettre parmi les dieux majeurs.

Les légendes racontent aussi qu'il conçut un jour un filet invisible qui se refermait autour du lit de sa femme si un amant intrus chauffait la couche. Sans doute avait-il besoin d'un tel bouclier puisque sa femme légitime était Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté. Il allait de soi que bien des histoires de sexe et d'amour l'accompagnaient. Un amant y apparaissait plus qu'à son tour, Arès, le frère d'Héphaïstos (l'un des enfants nés de ces étreintes illicites fut Éros, dieu de l'amour).

Aphrodite fut accueillie dans le cercle olympien des Douze et les circonstances de son admission vont jeter une lumière sur le sujet qui nous intéresse. Elle n'était ni sœur de Zeus ni sa fille, ce qu'elle ne pouvait ignorer. Elle s'en était venue depuis les rivages asiatiques de la Méditerranée face à la Grèce (à en croire le poète grec Hésiode, elle arriva par l'île de Chypre). Au nom de la grande ancienneté dont elle se réclamait, elle attribuait son origine aux

testicules d'Ouranos²⁵. Elle appartenait donc, pour la généalogie, à la génération antérieure à celle de Zeus, donc une sœur de son père (si l'on peut dire) et l'incarnation du grand-père émasculé des dieux (fig. 22).

Dès lors, Aphrodite avait droit de siéger parmi les Olympiens. Mais comme il ne pouvait être question, apparemment, de dépasser le nombre de douze membres, l'on trouva une solution ingénieuse : l'admission d'un membre nouveau en chassait un autre. Puisque Hadès s'était vu attribuer le « monde d'en bas » et qu'il ne pouvait résider en compagnie des grands dieux sur le mont Olympe, une place s'était libérée à point nommé pour qu'Aphrodite siègeât dans le cercle très fermé des Douze.

Il semble en outre que le nombre 12 constituait une exigence qui fonctionnait dans les deux sens : impossible de compter plus de 12 Olympiens, mais pas question non plus de ne pas atteindre ce nombre. On s'en aperçoit avec évidence au gré des circonstances qui conduisirent à l'intégration de Dionysos dans le cercle de l'Olympe. Dionysos était un fils de Zeus, après que le dieu eut fécondé sa propre fille, Sémélé. Il avait été dépêché au loin pour échapper à la colère d'Héra (il avait même atteint l'Inde) et il s'était employé à répandre partout sur son passage la culture de la vigne et la fabrication du vin. À ce moment, une vacance de siège se présenta sur l'Olympe. Hestia, la sœur la plus âgée de Zeus, affaiblie et âgée, avait été « démissionnée » du cercle des Douze. Dionysos revint alors en Grèce où il fut autorisé à la remplacer. De nouveau, l'étiage des 12 Olympiens était atteint.

La mythologie grecque a beau ne pas se montrer bien claire à propos de l'origine de l'humanité, les légendes et les traditions la font descendre des dieux à travers les héros et les rois. Ces demi-dieux formèrent le lien entre la destinée humaine – le labeur quotidien, la dépendance à l'égard des éléments, les épidémies, les maladies, la mort – et un âge d'or quand les dieux seuls sillonnaient la surface

25 Selon Hésiode, Cronos, fils d'Ouranos, a jeté à la mer le sexe tranché de son père, et Aphrodite fut formée de l'écume qui sortait du membre divin.

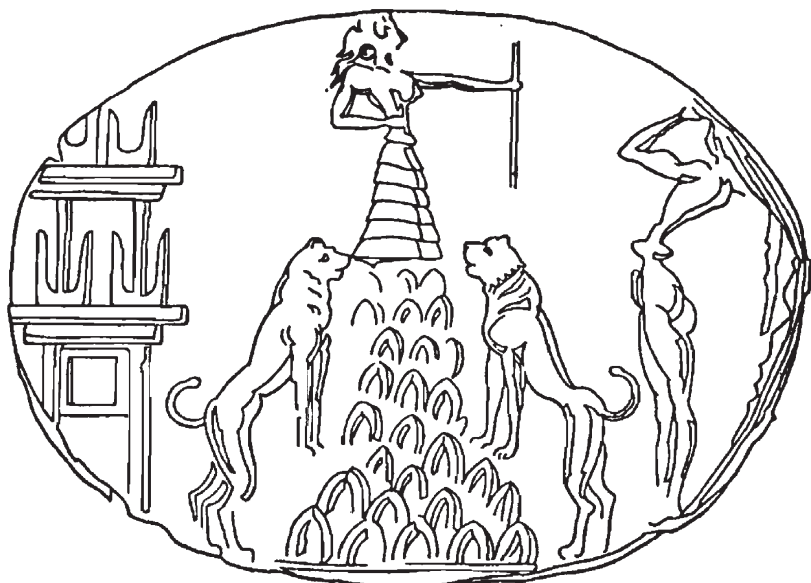


Figure 22



Figure 23

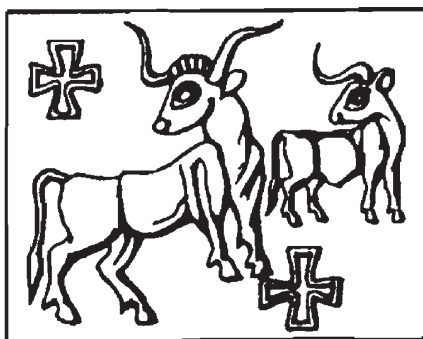


Figure 24

du globe. Et même si un grand nombre de dieux étaient nés sur la planète Terre, le très sélectif cercle des 12 Olympiens représentait les seuls dieux du ciel. L'Olympe original était dépeint dans l'*Odyssée* comme une assemblée simplement établie dans l'« air pur des hauteurs ». Les 12 grands dieux des débuts étaient du ciel venus sur terre. Ils représentaient les 12 corps stellaires de la « voûte céleste ».

Les noms latins des dieux majeurs qui leur furent attribués quand les Romains adoptèrent le panthéon grec clarifient leurs associations astrales : Gaïa était la Terre. Hermès, Mercure. Aphrodite, Vénus. Arès, Mars. Cronos, Saturne. Et Zeus, Jupiter. Dans la continuité de la tradition grecque, les Romains voyaient en Jupiter un dieu « fulminant » dont l'arme était le déchaînement de l'éclair. Et comme les Grecs, les Romains lui associèrent le Taureau (fig. 23).

Un consensus général se dégage autour de l'idée que la fondation de la civilisation grecque en tant que telle commença sur l'île de Crète où la culture minoenne s'épanouit entre 2700 av. J.-C. environ jusqu'à 1400 av. J.-C. C'est le thème du Minotaure qui domine le mythe et la légende minoens. Ce demi-homme demi-taureau était né de Pasiphaë, l'épouse du roi Minos, fécondée par un taureau. Les découvertes archéologiques ont confirmé la grande portée du culte minoen du taureau et certains cylindres-sceaux montrent le taureau en être divin qu'accompagne le symbole de la croix, emblème d'une étoile ou d'une planète dont on ne sait rien. On en a dès lors conclu que le taureau adoré par les Minoens n'avait rien à voir avec l'animal terrestre du même nom, mais renvoyait au taureau céleste – la constellation du Taureau – en guise de commémoration de certains événements survenus lorsque l'équinoxe de printemps du soleil correspondit à cette constellation, vers 4000 av. J.-C. (fig. 24).

Selon la tradition grecque, Zeus parvint en Grèce *via* la Crète (en traversant la Méditerranée à la nage) alors qu'il fuyait après avoir enlevé Europe, la fille gracile du roi de la cité phénicienne de Tyr. Or, quand Cyrus H. Gordon finit par déchiffrer l'écriture minoenne primitive, il fut démontré qu'il s'agissait d'« un dialecte sémitique venu des côtes de la Méditerranée occidentale ».

En réalité, les Grecs n'ont jamais affirmé que leurs dieux olympiens étaient arrivés en Grèce directement depuis les cieux. Zeus y était parvenu en traversant la Méditerranée par la Crète. On disait d'Aphrodite qu'elle était venue de la mer en provenance du Proche-Orient *via* Chypre. Poséidon (Neptune pour les Romains) avait amené avec lui le cheval, originaire d'Asie Mineure. Quant à Athéna, c'est depuis les territoires de la Bible qu'elle avait apporté « l'olive, fertile plantation spontanée », à la Grèce.

Il est certain que les traditions et la religion grecques implantées sur le territoire grec proprement dit étaient venues du Proche-Orient par l'intermédiaire de l'Asie Mineure et des îles méditerranéennes. C'est là qu'il faut chercher les racines de leur panthéon. C'est là que nous devons chercher l'origine des dieux grecs et de leurs relations astrales avec le nombre 12.



L'hindouisme, l'ancienne religion de l'Inde, tient les *Védas* – ensemble d'hymnes, de formules sacrificielles et autres paroles relatives aux dieux – pour des écritures sacrées, « d'origine non humaine ». Ce sont les dieux eux-mêmes qui les ont composés, affirment les traditions hindoues, en un âge antérieur à celui du présent. Le souci est qu'au fil du temps l'on perdit toujours plus de versets parmi les 100 000 d'origine transmis de bouche-à-oreille d'une génération à l'autre. En fin de compte, un sage coucha par écrit les versets encore remémorés, il les divisa en quatre livres et confia à quatre de ses principaux disciples la mission de préserver, chacun, l'un des quatre livres des *Védas*.

Lorsque, au XIX^e siècle, les exégètes commencèrent à déchiffrer et à comprendre de plus en plus de langages oubliés et à établir des relations entre eux, ils se rendirent compte que les *Védas* étaient composés en une très ancienne langue indo-européenne, précurseur de la langue racine indienne, le sanskrit, tout autant que du grec, du latin et des autres langues européennes. Et lorsqu'ils furent

en mesure de lire et d'analyser les *Védas*, ils exprimèrent la surprise de constater la troublante similarité entre les récits védiques et grecs des dieux.

Les dieux, nous disent les *Védas*, appartenaient tous à une vaste famille, mais au sein de laquelle ne régnait pas forcément la paix. Parmi les récits d'ascensions aux cieux et de descentes sur terre, de batailles aériennes, d'armes fantastiques, des histoires d'amitiés et de rivalités, de mariages et d'infidélités, il semble avoir existé le souci constant de conserver les arbres généalogiques – qui furent les parents de qui, qui fut l'aîné de qui. Les dieux présents sur terre venaient du ciel. Et les déités principales, fussent-elles sur terre, représentaient toujours des corps célestes.

Aux temps primordiaux, les Rishi (« les premiers à flotter »), « flottèrent » dans l'espace, en possession de pouvoirs irrésistibles. Sept d'entre eux constituèrent les « géniteurs majeurs ». Les dieux Rahu (« le démon ») et Ketu (« le coupé ») constituaient à l'origine un unique corps céleste qui chercha à rejoindre les dieux sans y avoir été autorisé. Mais le dieu des Tempêtes lança son arme flamboyante contre lui, le fracassa en deux parties – Rahu, la « tête du dragon », qui, sans cesse, arpente le ciel en soif de vengeance, et Ketu, la « queue du dragon ». Marīci (Mar-Ishi), géniteur de la dynastie solaire, donna naissance à Kaśyapa (Kash-Yapa, « Celui qui est le trône »). Les *Védas* le décrivent comme hautement prolifique. Il n'empêche que la succession dynastique assura sa continuité avec les seuls dix enfants de Prithvi (Prit-Hivi, « la mère céleste »).

Chef dynastique, Kaśyapa avait donc la haute main sur les *dévas* (« les brillants ») et son titre était Dyaus-Pitar (« le Père de lumière »). En compagnie de son épouse et de ses dix enfants, ils formaient la famille divine de douze *adityas*, dieux auxquels étaient associés les signes du zodiaque et un corps céleste. Celui de Kaśyapa était l'« étoile brillante ». Prithvi représentait la Terre. Puis s'en venaient les dieux dont les contreparties célestes comprenaient le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne.

Au fil du temps, la figure majeure du panthéon des Douze devint Varuna, le dieu de l'étendue céleste. C'était un dieu omni-

présent, qui voyait tout. L'un des hymnes qui lui étaient dédiés sonne comme un psaume biblique :

C'est lui qui fait briller le soleil dans les cieux,
Et les vents qui soufflent sont son propre souffle.
Il creusa les lits des fleuves
Et ces flots roulent sous son ordre.
Il creusa les profondeurs de la mer.

À son tour, tôt ou tard, son règne prit fin. Indra, le dieu venu à bout du « Dragon » céleste, revendiqua le trône en assassinant son père. Il devint le nouveau Seigneur des cieux et le dieu du tonnerre. Par l'éclair et la foudre tonnaient les armes de celui dont l'épithète était « dieu des armées ». Ce qui ne l'empêchait pas de devoir partager son territoire avec ses deux frères. Au premier, Vivasvat, revenait la conception de Manu, le premier homme. Au deuxième, Agni (« l'igniteur »), l'on devait l'apport du feu venu du ciel sur terre que l'humanité s'était approprié à des fins industrielles.



Les similarités qui existent entre les panthéons védiques et grecs sautent aux yeux. Les récits consacrés aux déités majeures, de même que les versets relatifs à une multitude d'autres divinités de moindre importance – les fils, les épouses, les filles, les maîtresses – prennent clairement l'allure d'une copie conforme (à moins qu'ils ne soient les originaux) des mythes grecs. Il est bien certain que Dyaus donna Zeus. Dyaus-Pitar, Jupiter. Que Varuna correspondait à Uranus, et ainsi de suite. Enfin, dans les deux mythologies, le cercle des dieux majeurs ne dépassait jamais les *douze* membres, quelles que fussent les péripéties survenues dans la succession divine.

Comment est-il possible que de telles similarités se manifestent au sein de civilisations aussi éloignées l'une de l'autre, et par la géographie, et par le calendrier ?

Pour les spécialistes de la question, il est vraisemblable qu'à un moment donné, au cours du II^e millénaire avant J.-C., un peuple au

langage indo-européen, installé au nord de l'Iran ou dans la région du Caucase, ait entamé de grandes migrations. L'un des groupes de migrants mit le cap au sud-est vers l'Inde. Les Hindous les baptisèrent de l'appellation d'Aryens (« nobles hommes »). Ils apportèrent les *Védas* sous leur forme orale, vers 1500 av. J.-C. Une autre vague de cette migration indo-européenne s'enfonça vers le nord-ouest, en direction de l'Europe. Parmi eux, un essaim contourna la mer Noire et atteignit l'Europe à travers les steppes de Russie. Mais la route principale par laquelle ces peuples, leurs traditions et leur religion rejoignirent la Grèce fut la plus courte : par l'Asie Mineure. Du reste, quelques-unes des plus vieilles cités grecques ne se situent pas au centre du pays, mais bien à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure.

Mais alors, qui étaient donc ces Indo-Européens qui choisirent d'élire domicile en Anatolie ? L'on sait bien peu de chose sur eux en Occident.

Une fois n'est pas coutume, c'est encore l'Ancien Testament qui va se révéler la source la plus accessible – et la plus sûre – sur ce point. C'est là que les exégètes tombèrent sur plusieurs allusions faites aux « Hittites », ce peuple qui habitait les montagnes d'Anatolie. À la différence de l'hostilité dont l'Ancien Testament fait preuve à l'encontre des Cananéens et autres populations voisines dont les us et coutumes étaient tenus pour une « abomination », les « Hittites » passaient pour amis et alliés d'Israël. Bethsabée, que convoitait le roi David, était la femme d'Urie le Hittite, officier dans l'armée dudit roi. Salomon, le roi qui forgea des alliances en prenant pour épouses les filles de monarques étrangers, se maria avec celle d'un pharaon égyptien, puis celle d'un roi hittite. En d'autres circonstances, une armée d'invasion syrienne se débanda à l'annonce de la rumeur que « le roi d'Israël avait levé contre elle les chefs des Hittites et ceux des Égyptiens ». Ces brèves allusions aux Hittites montrent bien dans quelle haute estime était tenue leur puissance militaire de la part des autres populations de l'ancien Proche-Orient.

Au gré des déchiffrements des hiéroglyphes égyptiens – puis, plus tard, ceux des inscriptions mésopotamiennes –, les traducteurs ont rencontré de nombreuses références au « pays Hatti », décrit

comme un grand royaume puissant d'Anatolie. Comment une telle puissance géopolitique pourrait-elle n'avoir laissé aucune trace ?

Ces mêmes linguistes et archéologues, mis en alerte par les indices véhiculés par les textes égyptiens et mésopotamiens, se mirent à fouiller d'anciens sites des collines anatoliennes. Efforts couronnés de succès : ils tombèrent sur des cités hittites, des palais, des trésors royaux, des tombes non moins royales, des temples, des objets culturels, des outils, des armes, de l'art. Et surtout, ils trouvèrent un grand nombre d'inscriptions – à la fois sous la forme d'une écriture pictographique et cunéiforme. Les Hittites de la Bible venaient de revenir à la vie.

Un monument unique en son genre nous fut légué par le Proche-Orient antique sous la forme d'une gravure rupestre aux portes de l'ancienne capitale hittite (le site porte le nom aujourd'hui de Yazilikaya, en turc « rocher inscrit »). Après avoir franchi des portails et des sanctuaires, le fidèle de l'époque débouchait sur une galerie à ciel ouvert, éclaircie au cœur d'un demi-cercle de rochers sur lesquels tous les dieux des Hittites étaient représentés en procession.

En marche, de la gauche vers la droite, se succèdent en une longue file les déités masculines majeures, à l'évidence regroupées en « assemblées » de douze membres. Tout à fait à gauche, et donc en train de fermer la marche de cette étonnante parade, sont figurées douze déités, identiques d'apparence, toutes porteuses de la même arme (fig. 25).

Le groupe du milieu composé de douze marcheurs compte quelques dieux apparemment plus âgés dont certains arborent des armes diverses et variées et parmi lesquels deux personnages sont soulignés par un symbole divin (fig. 26).

Quant au troisième groupe (à l'avant) de douze individus, il est à l'évidence formé par les divinités masculines et féminines les plus importantes. Leurs armes et leurs emblèmes se montrent des plus divers : quatre sont marqués au-dessus de leur tête du symbole céleste divin, deux portent des ailes. Au groupe, se joignent en outre des participants non divins : deux taureaux portent un globe, ils sont accompagnés par le roi des Hittites, casqué, sous l'emblème du disque ailé (fig. 27).

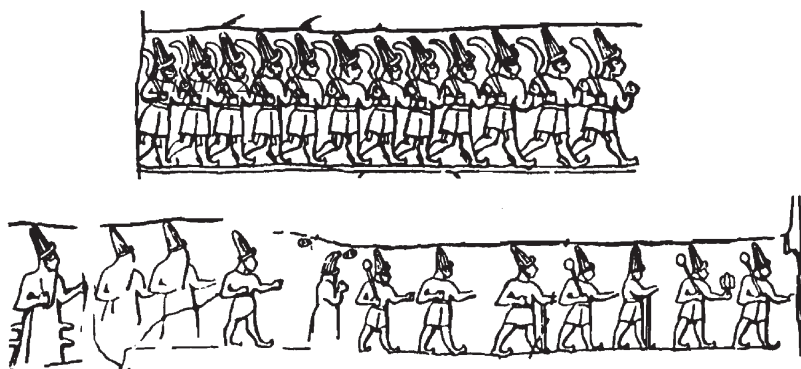


Figure 26



Figure 27

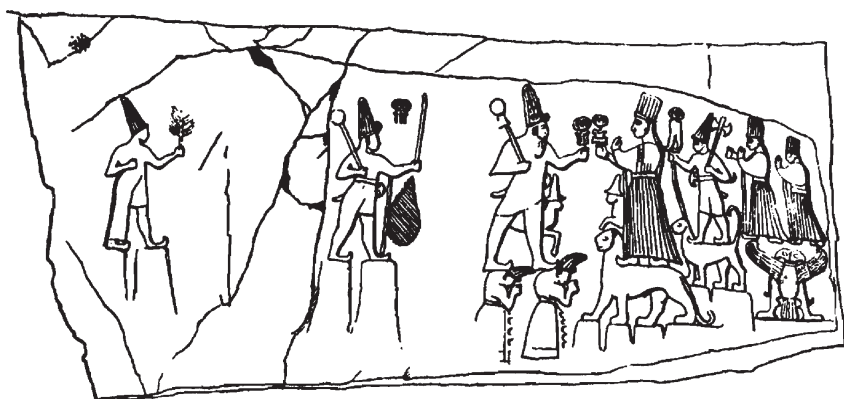


Figure 28

En marche, à partir de la droite, figurent deux groupes de déesses. La gravure rupestre, malheureusement, se montre trop dégradée pour fixer leur nombre à l'origine. Il n'est sans doute pas erroné de partir du principe qu'elles se composaient également de deux « assemblées » de douze membres chacune.

Les deux processions venues de la gauche et de la droite se rencontrent sur un panneau central, lequel, bien sûr, représente les dieux majeurs dans la mesure où ils étaient figurés en élévation, au-dessus des montagnes, des animaux, des oiseaux et même sur les épaules de serviteurs divins (fig. 28).

Quantité d'efforts furent déployés par les exégètes (notamment par Emmanuel Laroche, *Le Panthéon de Yazilikaya – Journal of Cuneiform studies*, 1953) pour déterminer à partir des images, des symboles hiéroglyphiques, comme des textes demeurés en partie lisibles et des noms de dieux bel et bien gravés dans le roc, les noms, les titres et les fonctions des déités présentes dans la procession. Il apparut à l'évidence que le panthéon hittite était lui aussi dominé par les douze « Olympiens ». Les dieux mineurs étaient organisés en groupes de douze et les « majeurs », en personne présents sur la planète Terre, avaient pour répondants douze corps célestes.

Que ce panthéon fût gouverné par le « nombre sacré » douze relève d'une évidence supplémentaire donnée par un autre monument hittite, un sanctuaire en maçonnerie mis au jour auprès du lieu-dit actuel Beit-Zehir. Il représente clairement le couple divin qu'entourent dix autres dieux – total, douze (fig. 29).

Les découvertes archéologiques démontrèrent que les dieux vénérés hittites « du ciel et de la terre » entraient dans une hiérarchie généalogique interrelationnelle organisée. Certains, parmi eux, s'apparentaient aux dieux majeurs et « anciens » venus jadis des cieux. Leur symbole – lequel, dans l'écriture pictographique hittite, signifiait « divin » ou « dieu céleste » – prenait l'allure d'une sorte de paire de lunettes de protection (fig. 30). Il apparaissait souvent sur des sceaux arrondis comme composante d'un objet de forme fuselée (fig. 31).

D'autres dieux se montraient physiquement présents, sur terre, certes, mais aussi parmi les Hittites, au rang de monarques suprêmes

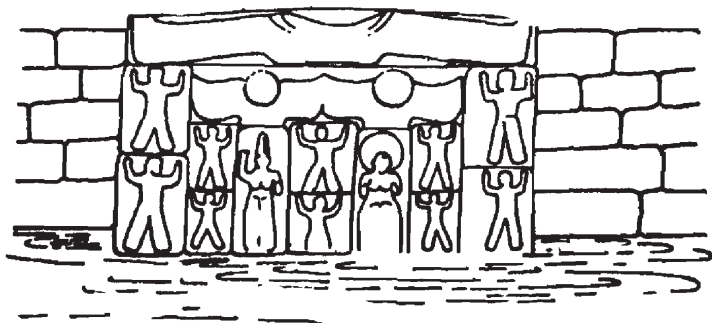


Figure 29



Figure 30



Figure 31



Figure 32

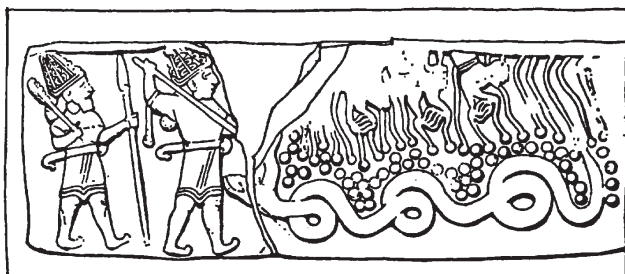


Figure 33

du territoire. Ils choisissaient les rois humains et les instruisaient des affaires de la guerre, des traités et des questions internationales.

À la tête des dieux hittites en séjour réel sur la planète officiait une déité nommée Teshub, littéralement « le souffleur des vents ». Il tenait alors le rôle de ce que les spécialistes nomment un « dieu de tempête », associé aux vents, au tonnerre et à l'éclair. Son surnom, Taru, signifiait « taureau ». À l'image des Grecs, les Hittites décrivaient un culte taurin. Et comme Jupiter par la suite, Teshub était représenté comme le dieu du tonnerre et de l'éclair monté sur un taureau (fig. 32).

Les textes hittites, comme le firent plus tard les légendes grecques, relatent la façon dont leur divinité en chef dut affronter un monstre pour raffermir sa suprématie. Un récit intitulé par les exégètes « Le mythe de la mise à mort du dragon » identifie l'adversaire de Teshub au dieu Illuyanka. Parce qu'il ne parvenait pas à le défaire au combat, Teshub en appela aux autres dieux pour qu'ils viennent lui prêter main-forte, mais c'est une seule déesse qui se porta à son secours et qui vint à bout d'Illuyanka après l'avoir enivré lors d'une fête.

Les spécialistes dépistèrent à travers de tels récits l'origine de la légende de Saint Georges et du dragon en assimilant l'adversaire soumis par le dieu « bon » à un « dragon ». Mais en réalité, Illuyanka signifiait littéralement « serpent », alors même que les peuples anciens décrivaient comme tel le dieu du « mal » – comme le montre ce bas-relief exhumé d'un site hittite (fig. 33). Zeus, à son tour, comme je l'ai montré, ne se battit pas contre un « dragon » mais bien contre un dieu serpent. J'y reviendrai plus loin : il s'attachait une signification profonde à ces traditions anciennes d'une lutte entre un dieu des vents et une déité serpentine. Contentons-nous de souligner pour le moment que les batailles entre les dieux pour la conquête du royaume divin étaient décrites dans les textes anciens sous la forme d'événements qui avaient bel et bien existé, sans l'ombre d'un doute.

Une longue épopée hittite bien préservée, intitulée « Le cycle de Kumarbi », se consacre tout entière à ce sujet, l'origine céleste des

dieux. Le narrateur de ces événements d'avant l'homme en appelle d'abord à douze « dieux anciens et puissants » pour qu'ils entendent son histoire et se portent garants de son exactitude :

Que les dieux qui se trouvent dans le ciel m'écoutent,
Tout comme ceux qui se tiennent sur la sombre terre !
Écoutez, dieux anciens et puissants.

Puis, après avoir établi que les dieux du passé hantaient autant les cieux que la terre, l'épopée énumère les douze « puissants et anciens », les ancêtres des dieux. Alors, le narrateur qui en appelle à leur attention se met à conter comment le dieu qui était « roi au ciel » s'en vint sur « la sombre terre » :

Auparavant, au cours des jours anciens, Alalu était roi au ciel.
Lui, Alalu, siégeait sur son trône.
Le puissant Anu, premier parmi les pairs, se tint devant sa face,
se prosterna à ses pieds, prit la coupe de libations dans sa main.
Depuis neuf périodes comptées, Alalu était roi au ciel.
À la neuvième période, Anu engagea la bataille contre Alalu.
Alalu, vaincu, s'enfuit de devant Anu.
Il descendit jusqu'à la sombre terre.
Il s'en vint jusqu'à la sombre terre.
Sur le trône, siégea Anu.

Ainsi donc, l'épopée assimila l'arrivée d'un « roi au ciel » sur terre à une usurpation de trône : un dieu nommé Alalu fut déposé par la force (quelque part dans les cieux), il s'enfuit pour sauver sa vie, « descendit jusqu'à la sombre terre ». Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le texte se met en devoir de conter comment Anu, à son tour, fut détrôné par un dieu nommé Kumarbi (le propre frère d'Anu, selon certaines interprétations).

L'évidence même veut que cette épopée, composée un millier d'années avant les légendes grecques, soit l'inspiration du récit de l'usurpation par Cronos du trône d'Uranus et de celui de Cronos par Zeus. L'on va jusqu'à trouver le détail de la castration de

Cronos par Zeus dans le texte hittite puisqu'il s'agit bien du geste que Kumarbi perpétra à l'encontre d'Anu :

Depuis neuf périodes comptées, Anu était roi au ciel.
À la neuvième période, Anu dut livrer bataille à Kumarbi.
Anu échappa à l'étreinte de Kumarbi et s'enfuit.
Il s'enfuit, Anu, il s'éleva au ciel.
À sa poursuite, se rua Kumarbi, par les pieds il le saisit.
Il le jeta du haut du ciel.
Il le mordit aux reins et le membre viril d'Anu,
aux entrailles de Kumarbi mêlé, s'y fondit comme bronze.

À en croire cet ancien récit, le combat ne se traduisit pas par une victoire totale. Bien qu'émasculé, Anu parvint à accomplir son vol de retour en sa demeure céleste, après avoir abandonné le commandement de la Terre à Kumarbi. Entre-temps, la « virilité » d'Anu engendra plusieurs déités dans les entrailles de Kumarbi que celui-ci (à l'image de Cronos dans les légendes grecques) fut forcé d'enfanter. Parmi ces déités figurait Teshub, le chef de file divin des Hittites.

En dépit de quoi, il allait devoir se livrer un autre combat épique avant que Teshub ne puisse gouverner en paix.

Kumarbi, qui venait d'apprendre l'émergence de cet héritier d'Anu en la Kummiya (« demeure céleste »), concocta un plan pour « susciter un rival au dieu des tempêtes ». « En sa main, il éleva son bâton. À ses pieds, il chaussa ce qui rend rapide comme les vents ». Et il s'en fut de sa ville d'Ur-Kish jusqu'à la demeure de la Dame de la montagne élevée. En sa présence,

Son désir s'accrut.
Il dormit dans les bras de la Dame de la montagne.
Sa force virile s'épancha en elle.
Cinq fois, il l'a prise [...]
Dix fois, il l'a prise.

Eh bien, simplement libidineux, Kumarbi ? J'ai des raisons de penser que cette étreinte cachait beaucoup plus. J'ai le sentiment que les règles de succession en vigueur dans le cercle des dieux se montraient telles que le fils que la Dame de la montagne élevée pouvait donner à Kumarbi avait de quoi prétendre à se présenter comme l'héritier légitime du trône céleste. Dès lors, Kumarbi « prit » la déesse cinq, dix fois de façon à être bien sûr qu'elle allait concevoir, ce qui advint dans les faits : elle fut enceinte d'un fils que Kumarbi, symboliquement, baptisa Ulli-Kummi (« celui qui supprima la Kummiya » – la demeure de Teshub).

La guerre de succession fut anticipée, par Kumarbi, comme celle qui devait prendre place dans les cieux. Parce qu'il avait prédestiné son fils à être celui qui supprimerait les maîtres de Kummiya, Kumarbi proclama plus tard à son intention :

Qu'il atteigne les cieux pour gouverner !
Qu'il vainque Kummiya, l'orgueilleuse cité !
Qu'il porte l'attaque contre le dieu des tempêtes
Et qu'il le mette en pièces, comme un vulgaire mortel !
Qu'il abatte tous les dieux du ciel.

Les combats que mena Teshub sur terre et dans les cieux commencèrent-ils à l'orée de l'ère du Taureau, vers 4000 av. J.-C. ? Est-ce pour cette raison que le vainqueur se vit gratifié de l'image du taureau ? Et ces événements, furent-ils, d'une façon ou d'une autre, en relation avec le surgissement, exactement au même moment, d'une civilisation soudaine en Sumer ?



Il va de soi que le panthéon hittite et les récits mêmes des dieux puisèrent leur substance en Sumer, sa civilisation et ses dieux.

L'histoire de la bataille pour le trône divin menée par Ulli-Kummi relate à son tour d'héroïques combats, mais leur nature se fait incertaine. À un certain moment, les efforts vains de Teshub

pour parvenir à écraser son adversaire poussèrent même son épouse, Hebat, à tenter de se suicider. Pour finir, on en appela aux dieux pour arbitrer la querelle, et c'est une assemblée divine qui fut convoquée. Elle fut coprésidée par l'un des « dieux anciens », nommé Enlil, et un autre de ces « anciens », Ea, lequel fut amené à présenter « les antiques tablettes porteuses des mots de la destinée » – soit de vieilles archives apparemment à même de régler le différend né de la succession divine.

Ce ne fut pas le cas. Enlil, dès lors, trancha en faveur d'un ultime combat contre le prétendant, mais qui serait mené avec l'appui d'armes tirées de l'oubli. « Écoutez, ô, vous, les dieux anciens, vous qui connaissez les mots du passé », dit Enlil à ses compagnons :

Ouvrez les entrepôts oubliés,
ceux de nos pères et des pères de nos pères !
Tirez-en l'antique lance de cuivre,
celle-là même qui sépara les cieux de la terre.
Qu'elle tranche les pieds d'Ulli-Kummi.

Qui étaient-ils, ces « dieux anciens » ? La réponse s'impose, puisque chacun d'eux – Anu, Antu, Enlil, Ninlil, Ea, Ishkur – porte des noms sumériens. Le nom même de Teshub, tout comme celui d'autres dieux « hittites », s'écrivait souvent en écriture sumérienne pour signifier leur identité. Et de la même façon, certains des sites évoqués au cours du II^e millénaire av. J.-C. renvoyaient à des localisations anciennes sumériennes.

Les exégètes prirent conscience que les Hittites honoraient en réalité un panthéon d'origine sumérienne et que le théâtre d'opérations des récits des « dieux anciens » n'était autre que Sumer. Ce qui ne constitua pourtant que la partie émergée d'une découverte bien plus considérable. Non seulement le langage hittite avait pour socle plusieurs dialectes indo-européens, mais il avait été en outre soumis à une forte influence akkadienne, à commencer par le discours parlé, mais bien plus sûrement dans l'écrit. Dans la mesure où l'akkadien constituait la langue véhiculaire internatio-

nale de l'Ancien Monde au cours du II^e millénaire avant J.-C., son influence sur le parler hittite avait de quoi se justifier.

Mais de la part des linguistes, il y eut matière à un étonnement non dissimulé quand ils découvrirent, au fil du déchiffrement de la langue hittite, qu'elle recourait constamment aux signes pictographiques sumériens, aux syllabes sumériennes et même à des mots entiers ! Et de plus, il apparut clairement que les Hittites avaient fait du sumérien leur langue de haut savoir. La langue sumérienne, selon Oliver Robert Gurney (« Les Hittites²⁶ »), « faisait l'objet d'une étude approfondie à Hattusha (Hattu-Shas), la capitale où l'on découvrit des dictionnaires de sumérien-hittite [...] Bon nombre des syllabes qui renvoyaient à des signes cunéiformes pendant la période hittite sont en fait des mots sumériens dont le sens fut perdu [par les Hittites] [...] Dans le texte hittite même, les scribes, souvent, remplaçaient les mots hittites communs par le mot sumérien ou babylonien correspondant ».

Quand les Hittites atteignirent Babylone un peu après 1600 av. J.-C., les Sumériens avaient depuis longtemps abandonné la scène du Proche-Orient. Comment se faisait-il donc que leur langue, leur littérature et leur religion dominaient à ce point un autre grand royaume, d'un autre millénaire, d'une autre région d'Asie ?

Les historiens ont découvert relativement récemment que le pont entre les deux civilisations avait été incarné par un peuple nommé Hourrites.

Ceux que l'Ancien Testament désignait sous l'appellation de Horites (« peuple libre ») dominèrent toute la grande région qui s'étendait de Sumer et Akkad en Mésopotamie jusqu'au royaume hittite d'Anatolie. Au nord, leur territoire se confondait avec les anciens « pays du cèdre » d'où les nations proches et lointaines tiraient les meilleurs bois. À l'est, leurs métropoles couvraient les champs pétrolifères actuels d'Irak. Dans une seule de leurs villes, Nuzi, les archéologues mirent au jour non seulement les structures et les objets habituellement exhumés, mais en outre des milliers

26 Penguin Books, 1952, rééd., 1991.

de documents aux contenus légaux et sociaux de grande valeur. À l'ouest, la loi et l'influence hourrites se faisaient sentir jusque sur les rivages méditerranéens. Les grands centres anciens de commerce, d'industrie et de connaissances comme Karkemish et Alalakh y étaient soumis.

Il n'empêche que les sièges de leur puissance, les centres majeurs des anciennes routes commerciales et les sites des sanctuaires les plus vénérés demeuraient au cœur de leur nation qui s'étendait « entre les deux fleuves », la biblique Naharayim. Leur plus ancienne capitale (qui reste à découvrir) se trouvait quelque part le long du Khabur (Khabour). Leur plus grand centre commercial, sur la rivière Balikh, avait pour nom biblique Haran – la ville même où la famille du patriarche Abraham séjourna au cours de son périple depuis Ur en Mésopotamie du Sud jusqu'aux confins de Canaan.

Les documents royaux égyptiens et mésopotamiens faisaient référence au royaume hourrite sous l'appellation de Mitanni avec lequel ils commerçaient sur un pied d'égalité – un pouvoir puissant dont l'influence rayonnait au-delà de ses frontières. Les Hittites nommaient leurs voisins hourrites les « Hurri ». Certains chercheurs soulignèrent bien que le mot pouvait se lire « Har » (comme Georges Contenau dans *La civilisation des Hittites et des Hourrites du Mitanni*²⁷) et ils ont émis l'hypothèse que dans « Hari » « l'on discernait le nom "Ary" ou Aryens pour ce peuple ».

Que les Hourrites fussent aryens ou indo-européens à l'origine, personne n'en doute. Leurs inscriptions invoquaient plusieurs déités sous leur nom « aryen » védique, leurs rois portaient des noms indo-européens et la terminologie militaire comme leur vocabulaire de cavalerie dérivait de l'indo-européen. Bedřich Hrozný, lequel, dans les années 1920, impulsa l'effort qui allait mettre en lumière les documents hittites-hourrites, alla jusqu'à dénommer les Hourrites « les plus vieux des Hindous ».

Des Hourrites qui dominèrent les Hittites, et sur le plan culturel et sur le plan religieux. Les textes mythologiques hittites, décou-

27 Payot, 1934.

vrit-on, avaient pour origine une source hourrite. Même les récits épiques qui mettaient en scène des héros préhistoriques à demi-divins étaient de provenance hourrite. Il est tout aussi certain que les Hittites durent leur cosmologie, leurs « mythes », leurs dieux et leur panthéon de douze membres aux Hourrites.

Le triple croisement – entre les origines aryennes, le culte hittite et les sources hourrites de ces croyances – se retrouve remarquablement bien évoqué dans une prière hittite formulée par une femme pour le rétablissement de son mari malade. Elle s'adresse à la déesse Hebat, l'épouse de Teshub, et son chant prend cette allure :

Ô déesse du disque d'Aryna qui se lève à l'horizon,
la Dame mienne, maîtresse du pays Hatti,
reine du ciel et de la terre [...]

En Hatti, ton nom est

« déesse du disque d'Aryna qui se lève à l'horizon ».

Mais dans les terres que tu créas,
au pays du Cèdre,
tu portes le nom de Hebat.

Ce qui signifie que la culture et la religion adoptées et transmises par les Hourrites n'avaient rien d'indo-européen. Leur langage même ne devait rien à l'indo-européen. Il existait à l'évidence des éléments akkadiens dans la langue, la culture et les traditions hourrites. Le nom de leur capitale, Washugeni, dérivait du mot sémitique *resh-eni* (« où les eaux prennent source »). Le Tigre était dénommé Aranzakh. J'émetts hypothèse que le nom avait pour racine les mots akkadiens dont le sens serait « le fleuve des cèdres purs ». Les dieux Shamash et Tashmetum étaient devenus en hourrite Shimiki et Tashimmetish. Et l'on pourrait ainsi continuer les rapprochements.

Mais dès lors que la culture et la religion akkadiennes ne se posaient qu'en prolongement des traditions et croyances sumériennes originelles, ces Hourrites, en réalité, avaient intégré et transmis la religion de Sumer. Une preuve supplémentaire d'évi-

dence en est donnée par le recours fréquent aux noms, aux épithètes et aux signes d'écriture divins venus tout droit du sumérien.

Les récits épiques, ce qui fut bien confirmé, dérivent des écrits sumériens. Les « demeures » des dieux anciens se rapportaient aux villes sumériennes. Le « langage antique » était celui de Sumer. L'art hourrite copia même les formes artistiques, les thèmes et les symboles sumériens.

Quand et comment les Hourrites connurent-ils la « mutation » du « gène » sumérien ?

Des éléments probants suggèrent que ces voisins de Sumer du nord, au II^e millénaire avant J.-C., s'amalgamèrent aux Sumériens au cours du millénaire précédent. Il est prouvé que les Hourrites se montraient très présents et actifs à Sumer au III^e millénaire avant notre ère, qu'ils tenaient des fonctions importantes au sein de cet État tout au long de sa dernière époque de gloire, celle de la III^e dynastie d'Ur. Il a été montré qu'ils contrôlaient et incarnaient l'industrie vestimentaire à travers laquelle Sumer (et tout particulièrement Ur) avait acquis une renommée dans l'Antiquité. Les marchands réputés d'Ur étaient probablement hourrites pour la plupart.

C'est pendant le XIII^e siècle avant J.-C., sous la pression de vastes migrations et invasions (au rang desquels figure la poussée israélite depuis l'Égypte jusqu'en Canaan), que les Hourrites se retirèrent dans les territoires nord de leur royaume. Ils y établirent leur nouvelle capitale près du lac Van, ils renommèrent leur royaume Urartu (« Ararat »). Ils y établirent le culte d'un panthéon à la tête duquel trônait Tesheba (Teshub) qu'ils représentaient sous la forme d'un dieu puissant, au casque armé de cornes, qui se tenait sur le symbole de son culte, le taureau (fig. 34). Ils baptisèrent leur sanctuaire principal Bitanu (« la demeure d'Anu ») et ils s'évertuèrent à ériger leur royaume en « forteresse de la vallée d'Anu ».

Anu, nous allons le voir, figure sumérienne paternelle des dieux.



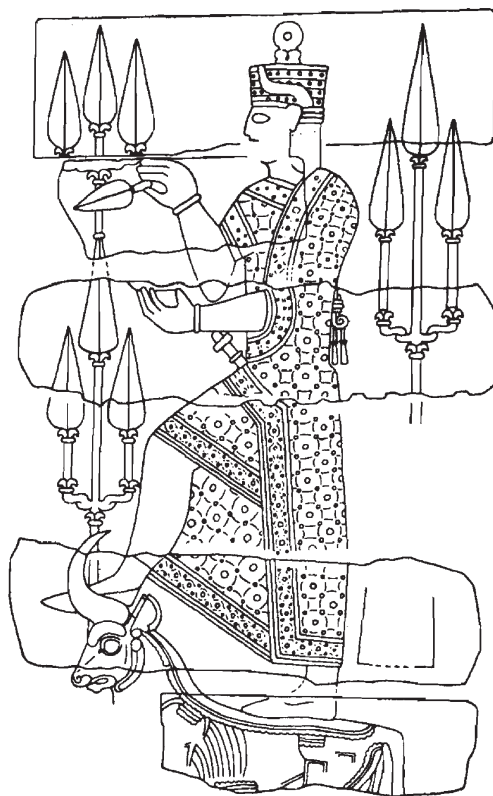


Figure 34

Que dire de l'autre axe majeur par lequel les récits et le culte des dieux atteignirent la Grèce – depuis les rivages orientaux de la Méditerranée, *via* la Crète et Chypre ?

Les territoires aujourd'hui occupés par Israël, le Liban et le sud de la Syrie – autrement dit ceux qui formaient la ceinture sud-ouest de l'ancien croissant fertile –, constituaient alors l'habitat de peuples qu'il est possible de regrouper sous l'appellation de Cananéens. Je le redis, le peu que nous savions d'eux jusqu'à une date récente n'apparaissait que sous forme d'allusions (la plupart du temps hostiles) dans l'Ancien Testament et de façon éparse à travers les inscriptions phéniciennes. Les archéologues ne com-

mencèrent à connaître un tant soit peu les Cananéens qu'à la suite de deux découvertes : certains textes égyptiens trouvés à Louxor et à Saqqarah, et de façon beaucoup plus déterminante d'autres textes historiques, littéraires et religieux exhumés du sol d'un centre cananéen majeur. L'endroit que l'on désigne désormais sous le nom de Ras Shamra, sur la côte syrienne, n'était autre que l'ancienne ville d'Ugarit (Ougarit).

La langue des inscriptions ougaritiques, le langage cananéen, était celle que les exégètes dénomment le sémitique occidental, une branche du groupe des langues auquel appartiennent en outre l'akkadien primitif et l'hébreu contemporain. À telle enseigne que quiconque maîtrise l'hébreu sera en mesure de déchiffrer les inscriptions cananéennes plutôt facilement. La langue, le style littéraire et la terminologie se révèlent proches de ceux de l'Ancien Testament. Quant à l'écriture, elle est identique à l'hébreu israélite.

Le panthéon qui se dessine à partir des textes cananéens comporte de nombreuses similarités avec celui qui apparaîtra plus tard en Grèce. À la tête de l'assemblée divine cananéenne campait pareillement une déité suprême dénommée *El*, un terme qui à lui seul renvoyait au nom personnel du dieu et à un terme générique qui se lisait « très haute divinité ». Il incarnait l'autorité omnipotente dans toutes les affaires, humaines comme divines. Ab Adam (« le père de l'homme »), tel était son titre. Le Bienveillant, le Miséricordieux, telle était son épithète. Il était le « créateur des choses créées, et celui qui, le seul, pouvait octroyer la qualité de roi ».

Les textes cananéens (des « mythes » pour la plupart des savants) évoquaient ce El en le présentant comme un sage, une déité au grand âge qui ne se mêlait guère du cours des choses au quotidien. Sa demeure était aux confins, quelque part sur « le cours supérieur de deux fleuves » – Tigre et Euphrate. C'est là qu'il siégeait sur son trône, qu'il recevait des émissaires et se penchait sur les péripéties et les querelles que les autres dieux déféraient devant lui.

Une stèle trouvée en Palestine représente une déité âgée, installée sur un trône, qui se voit servir un breuvage de la part d'une déité plus jeune. Le dieu assis porte une coiffe conique porteuse



Figure 35

de cornes – depuis les temps préhistoriques, comme nous l'avons vu, le signe immuable des dieux – et c'est le symbole de l'étoile ailée qui surmonte la scène : cet emblème omniprésent que nous allons rencontrer de plus en plus souvent. Les historiens admettent en général que ce bas-relief sculpté représente El, la divinité cananéenne supérieure (fig. 35).

Et pourtant, El ne fut pas toujours présenté comme un seigneur ancien. Parmi ses épithètes figure celle de Tor (« le taureau »), allusion, pensent les spécialistes, à ses prouesses sexuelles et à sa position de Père des dieux. Un poème cananéen, « Naissance des dieux bienveillants », montrait El, installé (probablement nu) sur un rivage, qui voit deux femmes tomber éperdument sous l'attrait de la taille de son pénis. El, en attendant de savourer un volatile en train de cuire sur la plage, fait l'amour aux deux femmes. De l'épisode naîtront deux dieux, Shahar (« Aube ») et Shalem (« Aboutissement » ou « Crépuscule »).

Ils n'étaient pas ses premiers enfants ni les plus importants (il en comptait apparemment sept). Son fils principal se nommait Baal – une fois encore le nom personnel de la déité tout comme un terme générique, « seigneur ». À la manière dont les Grecs en reprendront

la trame dans leurs récits, les Cananéens évoquèrent la remise en cause par ce fils de l'autorité et du commandement de son père. Tout comme son père El, Baal se rangeait dans la catégorie que les spécialistes désignent sous l'expression de « dieu de la tempête, dieu du tonnerre et de l'éclair ». Un surnom de Baal était Hadad (« L'aiguisé », « Le tranchant »). Ses armes, la hache de bataille et la lance qui jette des éclairs. Son animal emblème, tout comme El, le taureau. Et, comme El, on le représentait avec la coiffe conique rehaussée d'une paire de cornes.

Elyon (« Le suprême »), une autre de ses appellations, le désignait comme le prince reconnu, l'apparent héritier. Titre qu'il n'avait pas obtenu sans batailler, d'abord contre son frère Yam (« Le prince de la mer »), puis contre son autre frère, Mot. Un long poème, touchant, rassemblé, pièce après pièce, à partir de nombreuses tablettes fragmentées, s'ouvre sur la convocation en la demeure d'El, « aux sources des eaux, au milieu du confluent des deux fleuves », du « Maître du Faire » :

De par les champs du territoire d'El, le voilà qui s'en vient
le voilà qui pénètre dans l'autre du Père des années.
Aux pieds d'El, il s'incline, il s'abat,
il se prosterne, il rend l'hommage.

Le Maître du Faire reçoit l'ordre d'ériger un palais pour Yam, en guise de signal de son accession au pouvoir. Ce qu'apprenant, enhardi, Yam dépêche ses messagers à l'assemblée des dieux pour demander que lui soit livré Baal. Il recommande à ses légats la prudence. Les dieux en conseil cèdent. El lui-même accepte la nouvelle ligne de partage entre ses fils. « Baal sera ton esclave, Ô Yam », lâche-t-il.

La suprématie de Yam n'allait pourtant pas durer longtemps. Fort de deux « armes divines », Baal affronta Yam et le vainquit – juste avant que Mot (« le frappeur ») ne le défiât. Au cours de cette nouvelle bataille, Baal, d'abord, eut le dessous, mais sa sœur Anat refusa qu'il mourût, à la fin des fins. « Elle se saisit de Mot, le fils d'El, et de sa lame le fendit en deux. »

L'annihilation de Mot, conte le récit cananéen, aboutit à la résurrection miraculeuse de Baal. Les exégètes ont tenté de rationaliser l'affaire en interprétant toute l'histoire sur le seul mode allégorique : il ne s'agissait de rien de plus que de l'affrontement annuel, au Proche-Orient, des étés chauds et sans pluie qui séchaient sur place la végétation contre la survenue de la saison des pluies à l'automne, cause du retour à la vie, ou « résurrection » du règne végétal. Non, il ne fait aucun doute que le récit cananéen n'était porteur d'aucune allégorie. Il relatait ce que tout un chacun alors prenait pour des événements qui avaient bien eu lieu : comment les fils de la divinité en chef s'étaient affrontés et comment l'un d'eux avait eu raison de sa défaite pour réapparaître sous la figure de l'héritier légitime, ce dont se réjouit El en personne :

El, le Bienveillant, le Miséricordieux, se réjouit.

Il carre ses pieds sur le support.

Il rit à gorge déployée.

Il force sa voix et clame :

« Je vais m'asseoir et me mettre tout à mon aise,
mon cœur en ma poitrine va s'apaiser.

Car Baal le puissant est vivant,

car le Prince de la terre a renoué avec l'existence ! »

Anat, à en croire les traditions cananéennes, épaula donc son frère, le Seigneur (Baal) dans sa lutte à la vie à la mort contre ce diable de Mot. Et le parallèle entre cette histoire et la tradition grecque qui contait qu'Athéna soutint le dieu suprême Zeus dans son combat à mort contre Typhon crève les yeux. Nous avons déjà vu qu'Athéna avait pour surnom « la jeune fille parfaite », elle qui, pourtant, multipliait les aventures. De la même façon, les traditions cananéennes (antérieures aux grecques) recouraient à l'appellation « Anat, la jeune fille », ce qui n'empêchait pas les textes de s'en donner à cœur joie pour conter ses frasques sexuelles, à commencer par son inceste avec son frère Baal. L'un d'eux décrit l'arrivée d'Anat en la demeure de Baal, sur le mont Zaphon, ce qui poussa Baal à congédier ses

épouses en un rien de temps. Puis il se laissa glisser aux pieds de sa sœur. Ils se regardèrent l'un et l'autre intensément. Ils mêlèrent les cornes de leur coiffe...

Il la saisit par la matrice [...]

Elle le saisit par les « pierres » [...]

Anat, la jeune fille [...], faite pour concevoir et porter.

L'on comprend mieux dès lors pourquoi Anat fut si souvent représentée complètement nue : il s'agissait de souligner ses attributs sexuels – comme sur ce sceau d'impression qui représente un Baal dûment casqué en plein affrontement avec un autre dieu (fig. 36).

À l'image de la religion grecque et de ses inspirateurs directs, le panthéon cananéen comptait une déesse mère, la parèdre officielle du chef des dieux, Ashera, dont la Grecque Hera fut la correspondance. Astarté (Ashtoret, Ashtarot) fut Aphrodite. On lui prêtait souvent pour conjoint Athtar, lui-même associé à une planète brillante, sans doute l'équivalent d'Arès, le frère d'Aphrodite. Puis s'en venaient d'autres jeunes déités, masculines et féminines, dont les transpositions astrales et grecques sont facilement trouvées.

Mais au-delà de ces jeunes dieux, entraient en scène les « dieux anciens », à l'écart des événements du quotidien, mais disponibles sitôt que les dieux eux-mêmes rencontraient de sérieuses difficultés. Certaines de leurs sculptures, même en partie endom-



Figure 36

magées, nous les montrent dûment dotés de leurs emblèmes de commandement, des dieux identifiables par leur couvre-chef armé de cornes (fig. 37).

Ces Cananéens, de leur côté, d'où ont-ils tiré leur culture et leur religion ?

L'Ancien Testament les rattachait en partie à la famille hamite des nations, avec des racines dans les pays chauds (d'où le vocable *ham* de même sens) d'Afrique, frère des Égyptiens. Les objets et les écrits exhumés par les archéologues confirment cette affinité étroite entre les deux peuples, comme ils montrent les nombreuses similitudes entre les divinités cananéennes et égyptiennes.

Les si nombreux dieux nationaux comme locaux, la multiplicité de leurs noms et épithètes, la diversité de leurs rôles, de leurs emblèmes et de leurs mascottes animales assimilent en première approche les dieux d'Égypte à une foule bigarrée d'acteurs en spectacle sur une scène étrange. Mais à y bien regarder, l'on comprend qu'ils n'étaient pas radicalement différents des dieux des autres nations de l'ancien monde.

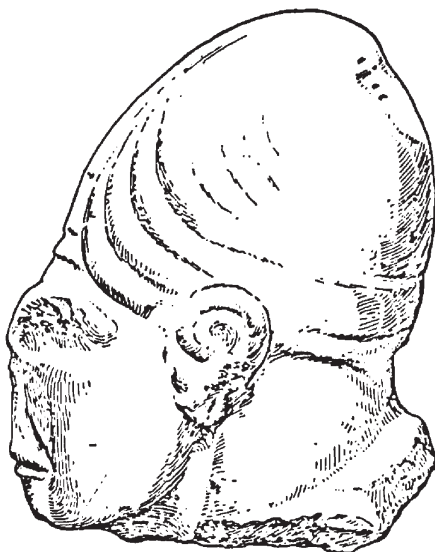


Figure 37

Les Égyptiens croyaient aux dieux du Ciel et de la Terre, des dieux majeurs qui se distinguaient nettement des multitudes des divinités mineures. Gerald Avery Wainwright (« La religion céleste en Égypte²⁸ ») donna la synthèse des documents qui montraient que la croyance égyptienne en des dieux du ciel venus sur terre remontait à « une très grande ancienneté ». Certaines des épithètes de ces dieux majeurs – dieu suprême, taureau du ciel, seigneur/dame des montagnes – renvoient à un registre familier.

Même si les Égyptiens utilisaient le décompte du système décimal, en matière religieuse ils faisaient leur le *soixante* du système sexagésimal sumérien et tout ce qui relevait du domaine céleste se soumettait au nombre divin *douze*. Les cieux étaient divisés en trois parties, chacune contenait douze corps célestes. Le monde de l'au-delà était divisé en douze parties. Le jour et la nuit étaient chacun divisé en douze heures. Et à toutes ces divisions correspondaient des « assemblées » de dieux, à leur tour constituées de douze membres.

À la tête du panthéon égyptien s'imposait Râ (« créateur »), qui présidait aux travaux d'une assemblée de douze dieux. C'est lui qui avait accompli la fantastique œuvre de création aux temps primordiaux, il avait suscité Geb (« la terre ») et Nout (« le ciel »). Puis il avait ordonné aux végétaux de peupler la terre, aux animaux rampants de grouiller à sa surface. Et au final, il avait créé l'homme. Râ passait pour un dieu céleste invisible qui ne se manifestait que de temps à autre. Et sous la forme de l'Aton – le disque céleste, représenté sous la forme d'un globe ailé (fig. 38).

L'apparition et les œuvres de Râ sur terre allaient de pair, selon la tradition égyptienne, avec le royaume en Égypte. La tradition voulait que les premiers monarques d'Égypte ne fussent pas des hommes mais des dieux, et que le tout premier dieu à avoir régné en Égypte fût Râ. C'est lui alors qui partagea le royaume, en léguant la Basse-Égypte à son fils Osiris et la Haute-Égypte à son autre fils, Seth.

28 *The Sky-Religion in Egypt: Its Antiquity and Effects*, Cambridge University Press, rééd. 2011.



Figure 38



Figure 39

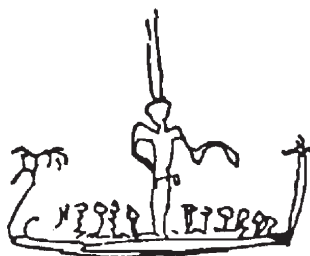


Figure 40

Mais Seth manigança de renverser Osiris pour, au final, le noyer. Isis, sœur et femme d'Osiris, retrouva le corps mutilé de son époux et frère et lui redonna vie. Osiris, par la suite, franchit les « portes secrètes » pour rejoindre Râ en son parcours céleste. Sa place sur le trône d'Égypte fut occupée par son fils Horus, parfois représenté sous la forme d'une déité ailée, pourvue de cornes (fig. 39).

Râ avait beau occuper la plus haute place dans les cieux, sur terre il était le fils du dieu Ptah (« Le développeur », « Celui qui façonne tout »). Les Égyptiens croyaient que Ptah avait, matériellement, surélevé la terre d'Égypte pour qu'elle échappe à l'inondation des eaux en creusant des digues à la source du Nil. Ce dieu grand, disaient-ils, était venu en Égypte en provenance de quelque part, ailleurs. Il n'avait pas seulement constitué l'Égypte, mais il avait façonné aussi « les territoires des montagnes et les contrées étrangères lointaines ». Bien sûr, affirmaient les Égyptiens, tous leurs « anciens dieux » s'en étaient venus par bateau depuis le sud. Bon nombre des représentations rupestres préhistoriques mises au jour montrent ces dieux antiques – identifiables par leur coiffe à cornes – à bord des navires qui les amènent en Égypte (fig. 40).

La seule route maritime susceptible de conduire à l'Égypte depuis le sud est la mer Rouge. De significative façon, le nom égyptien de cette étendue d'eau était la mer d'Ur. La signification hiéroglyphique du signe pour Ur se lisait « l'étranger lointain à l'est ». Ce qui tout aussi bien pouvait désigner l'Ur sumérienne, qui existait dans cette direction même.

Le mot égyptien qui voulait dire « être divin », « dieu », se notait NTR, littéralement « Celui qui voit tout, qui observe ». Il est patent qu'il s'agit de la signification précise du nom Shumer : le pays de « Ceux qui observent ».

La vieille conception qui voulait que la civilisation eût pu émerger en Égypte a depuis été abandonnée. Tout montre désormais que la société et la civilisation égyptiennes telles qu'elles ont été organisées, apparues il y a plus d'un demi-millénaire *après* la civilisation sumérienne, tirèrent leur culture, leur architecture, leur technologie, leur art de l'écriture et bien d'autres pans d'une autre

civilisation, de Sumer même. Il est tout à fait établi de la même façon que les dieux d'Égypte naquirent en Sumer.

Les ancêtres des Égyptiens par le sang et la culture, les Cananéens, partagèrent avec eux leurs dieux. Mais dès lors qu'ils étaient installés sur le territoire de passage qui constituait la liaison entre l'Asie et l'Afrique depuis des temps immémoriaux, les Cananéens furent à leur tour grandement influencés par les puissants courants sémitiques ou mésopotamiens. À l'image des Hittites au nord, des Hourrites au nord-est, des Égyptiens au sud, les Cananéens ne pouvaient revendiquer un panthéon qui leur fût propre. Eux aussi adoptèrent une cosmogonie, des divinités et des récits légendaires empruntés ailleurs. Quels étaient leurs contacts directs avec la source sumérienne ? Réponse : les Amorrites.



Le territoire des Amorrites s'étendait entre la Mésopotamie et les contrées méditerranéennes de l'ouest de l'Asie. Ils doivent leur nom à l'akkadien *amurru* et au sumérien *martu* (« les Occidentaux »), et n'étaient pas traités en étrangers mais en peuple parent établi dans les provinces occidentales de Sumer et Akkad.

Les personnes porteuses de noms amorrites étaient listées comme des fonctionnaires du temple à Sumer. Quand Ur tomba entre les mains des envahisseurs élamites vers 2000 av. J.-C., c'est un « Martu » nommé Ishbi-Irra (Ibbi-Sîn) qui rétablit le trône sumérien à Larsa (Larag, Larak) et se donna pour mission prioritaire la reprise d'Ur et la restauration à partir de cette ville du grand sanctuaire dédié au dieu Sîn. Les « chefs de clans » amorrites établirent la première dynastie indépendante en Assyrie vers 1900 av. J.-C. Hammourabi, le restaurateur de la grandeur de Babylone dans les années 1800 av. J.-C., fut le sixième successeur dans la première dynastie babylonienne, amorrite.

Dans les années 1930, les archéologues mirent la main sur le centre urbain des Amorrites, leur capitale, Mari. Les équipes de fouilles exhumèrent dans un méandre de l'Euphrate, là où,



Figure 41

aujourd'hui, la frontière syrienne franchit le fleuve, une cité étendue dont les demeures furent érigées et constamment reconstruites, entre 3000 et 2000 avant J.-C., sur des fondations passées vieilles de plusieurs siècles. Parmi ces ruines anciennes figuraient une pyramide à degrés et des temples dédiés aux divinités sumériennes Inanna, Ninhursag et Enlil.

Le palais de Mari occupait à lui seul plus de 20 000 hectares, avec une salle du trône en son sein qui révélait des peintures murales étonnantes, plus de 300 pièces, des bureaux de scribes et (le plus important aux yeux des historiens) bien plus de 20 000 tablettes composées en cunéiforme, des documents relatifs à l'économie, au commerce, aux affaires politiques et à la vie sociale de l'époque. On y traitait de dossiers d'État et de péripéties militaires, et bien sûr de la religion du pays et de son peuple. L'un des murs peints du vaste palais de Mari représente l'investiture du roi Zimri-Lim par les bons soins de la déesse Inanna (Ishtar pour les Amorrites, fig. 41).

Comme dans les autres panthéons, la divinité en chef, physiquement présente parmi la communauté amurru, était un dieu « météorologique » de la tempête. Il avait pour nom Adad – l'équivalent du Baal (« le seigneur ») cananéen –, surnommé Hadad. Son emblème, on devait s'y attendre, était l'éclair fourchu.

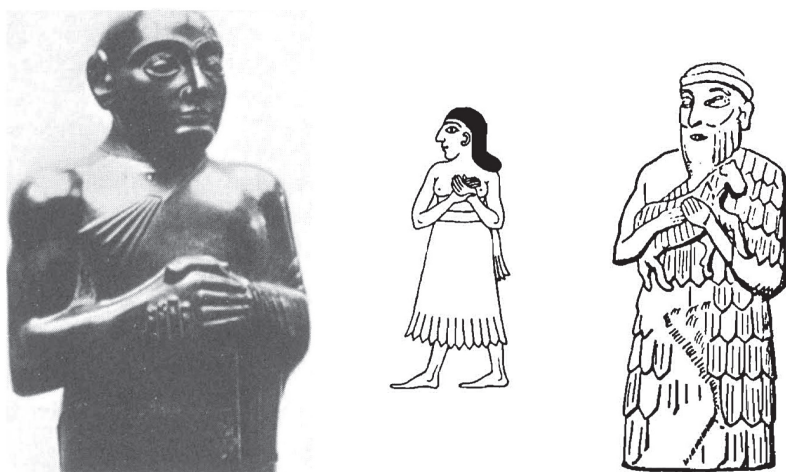


Figure 42

Les textes cananéens désignent souvent Baal par l'expression « Fils de Dagon ». À leur tour, les documents de Mari parlent d'une déité ancienne nommée Dagan, un « seigneur de l'abondance », présenté – comme El – sous l'allure d'un dieu à l'écart qui s'était plaint, une fois, de n'avoir plus été consulté dans la conduite d'une certaine guerre.

Parmi les autres membres du panthéon, figuraient le dieu de la Lune, dénommé Yerah par les Cananéens mais Sîn chez les Akkadiens et Nannar chez les Sumériens, le dieu du Soleil, communément appelé Shamash, enfin d'autres divinités dont les identités montrent sans ambiguïté le rôle de pont joué par Mari (et géographiquement et temporellement), jonction entre les territoires et les peuples de Méditerranée orientale avec les sources mésopotamiennes.

Au menu des trouvailles exhumées à Mari, comme ailleurs sur le territoire de Sumer, figurent des douzaines de statues de représentants du peuple lui-même : des rois, des nobles, des prêtres et des chanteurs. On les avait systématiquement sculptés les mains jointes en prière, leurs regards à jamais tournés vers leurs dieux (fig. 42).

Alors, qui étaient-ils ces dieux du Ciel et de la Terre, divins presque autant qu'humains, à la tête desquels trônait invariablement un panthéon ou cercle resserré de douze divinités ?

Nous avons poussé les portes des temples des Grecs et des Aryens, des Hittites et des Hourrites, des Cananéens, des Égyptiens et des Amorrites. Nous avons suivi les routes qui nous emmenèrent à travers les continents et les océans, à la poursuite d'indices qui nous firent voyager dans le temps de plusieurs millénaires.

Et tous ces couloirs, de tous ces temples, nous ont ramenés à une seule origine : *Sumer*.

